

## **La construction de l'opinion dans les journaux télévisés russes actuels. Essai d'analyse multimodale et rhétorique**

THIERRY RUCHOT

Cet article s'inscrit dans le deuxième volet des domaines de recherche de Michel Niqueux, choisis pour ce recueil, la question du pouvoir en Russie. Cette question sera étudiée avec les armes du linguiste. La contribution du linguiste peut consister à donner une grille de lecture des discours qui sont tenus dans une société, par la classe politique, les médias, le système éducatif et d'autres institutions, par les « simples gens » enfin. Ces outils, par ailleurs, ont déjà été repris par de nombreuses autres sciences humaines, qui utilisent avec profit des notions de linguistique textuelle, de pragmatique, de rhétorique et néo-rhétorique, d'analyse du discours. Ce changement de perspective a d'ailleurs reçu, dès les années 1960, le nom de « tournant linguistique », terme particulièrement utilisé en histoire, où l'on a reconnu que l'étude du langage et des discours était un passage obligé pour l'histoire, dont le savoir se constitue à travers l'étude de textes, l'objet de l'histoire devenant ainsi la construction discursive de la réalité. En fait, il vaudrait mieux parler de « tournant discursif ». Pourtant, sur ce front, comme sur beaucoup d'autres (didactique, théorie de la traduction), la linguistique des années 1960, essentiellement structuraliste dans son esprit, s'est trouvée en porte-à-faux avec les demandes de ces disciplines, qui avaient plus besoin d'une linguistique ouverte sur le discours et la

communication. Alors que le structuralisme se réclamait de son statut de « science pilote », la linguistique laissait passer une véritable chance de se rendre indispensable dans le paysage des sciences humaines, en se cantonnant à l'étude d'une langue prise en elle-même et pour elle-même, limitée au cadre du signe (Saussure) ou de la phrase (Chomsky), et déconnectée de la réalité qu'elle sert à représenter, des coordonnées sociales dans lesquelles elle s'inscrit, de ses fonctions dans l'interaction, de ses aspects psychologiques et psychosociaux<sup>1</sup>. Un grand nombre des concepts qu'elle a fini par intégrer sont d'ailleurs venus d'autres disciplines qui ont essayé de dépasser la pauvreté de ce que la linguistique avait à leur offrir (la philosophie pour la théorie des actes de langage et les maximes conversationnelles, la sociologie et l'anthropologie pour l'analyse conversationnelle, l'étude des interactions langagières, les études sur la politesse et la gestion des faces positives et négatives dans la communication, etc.). Il faut aussi noter la redécouverte de la rhétorique classique, trop longtemps oubliée ou réduite à un inventaire aride de figures de style, et son prolongement dans ce que l'on appelle les nouvelles rhétoriques. Aujourd'hui, cependant, une partie de la linguistique a accepté ces défis et fournit enfin des outils intéressants qui doivent lui permettre d'interagir avec d'autres disciplines, sans que l'une ne cherche à phagocyter le champ de l'autre.

Si l'on veut étudier les discours qui circulent dans la société actuelle, la tâche est encore plus complexe, car, si le texte écrit et publié reste très important dans notre société, il est concurrencé par des médias plus complexes, qui utilisent l'image filmée et mise en scène, le son, souvent l'insertion d'écrits. Cela demande une étude multi-sémiotique, qu'on appelle aussi multimodale. L'analyse de genres textuels oraux et écrits mêlés dans un même support est déjà une difficulté, mais c'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit en plus d'étudier la mise en scène de l'image, avec souvent plusieurs niveaux d'énonciation (discours du présentateur en direct, reportage en direct ou en différé, avec commentaire préenregistré ou lu en direct, interview, complète ou réduite à quelques secondes, etc.). L'étude des journaux télévisés demande aussi qu'on s'intéresse au cadrage, à la gestuelle et aux mimiques du présentateur ou des correspondants, aux paroles elles-mêmes, à leur intonation, etc. Par ailleurs, le journal télévisé n'existe pas de manière immanente. Il est

---

1. Voir Robert Vion, *La communication verbale. Analyse des interactions*, Paris, Hachette Université, coll. « Communication », 1992.

inscrit dans une grille de programmes, il est plus ou moins dépendant de la ligne éditoriale de la chaîne, il s'inscrit dans un espace social fortement politisé et il peut remplir un agenda politique. Enfin, il est destiné à un spectateur, qui est aussi une forme de client, dont on doit tenir compte, que l'on cherche à fidéliser et face auquel on doit avoir une approche de marketing<sup>2</sup>.

J'ai décidé de me concentrer sur le média télévisuel, même si on pourrait dire que celui-ci est déjà dépassé parmi la jeunesse par Internet, YouTube, ou les réseaux sociaux. J'ai donc tout à fait conscience que cette étude est déjà en décalage avec l'évolution de la société, qui fait peser une véritable menace sur les supports d'information classiques (presse écrite, radio, télévision) ou les oblige à exploiter aussi l'espace de la toile, à travers des sites, des applications, des blogs, tout cela supposant forcément une réinterprétation (le journal mis en ligne doit essayer de recréer une identité reconnaissable, tout en sachant que le dispositif classique de mise en page du journal papier ne peut pas être conservé sur Internet et que cela conduit à repenser les notions de feuilletage, de sommaire, de rubriques, etc.). Ayant bien cela à l'esprit, je pense cependant que la télévision reste un média important pour une grande partie de la population, y compris ceux qui utilisent également Internet et les réseaux sociaux. Or, le discours télévisuel fait encore l'objet d'un déficit d'études par rapport au journal écrit. Par ailleurs, la linguistique ou sémiotique d'Internet et des réseaux sociaux est encore seulement en cours de développement. J'ai donc fait le choix d'une variante intermédiaire entre l'étude de la presse écrite, média fort intéressant, mais de plus en plus réservé à un petit cercle de lecteurs (le tirage des sept titres nationaux majeurs ne dépassent pas le demi-million) et les médias les plus récents, qui supposent une analyse multimodale encore plus poussée. L'étude du discours télévisuel présente aussi un intérêt : on sait que c'est un discours préparé, contrôlé, et en grande partie, notamment dans le contexte russe, géré par une commande étatique. Le discours sur Internet et les réseaux sociaux a des sources extrêmement variées, pas toujours identifiables, souvent peu fiables, et néanmoins il est très influent, car une partie de la population est prête à prendre pour argent comptant toute « information » venant d'Internet, sans

---

2. Voir Patrick Charaudeau, *Les Médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck, coll. « Médias recherches », 2005. Claude Jamet & Anne-Marie Jannet, *La Mise en scène de l'information*, Paris, L'Harmattan, 1999, et *Id.*, *Les Stratégies de l'information*, Paris, L'Harmattan, 1999.

se demander quelle en est la source. C'est un magma fascinant de discours d'opinion, de commentaires, d'information et de désinformation. Pour cette raison, je préfère me concentrer sur un média dont les locuteurs ont un statut plus facilement identifiable (même s'ils peuvent essayer de cacher le fait qu'ils sont des porte-parole d'un avis officiel).

### Le média choisi

Mon étude portera sur les programmes d'information de la Première chaîne (*Pervyj kanal*)<sup>3</sup>, la première chaîne d'État russe. Le critère de choix essentiel est l'audience (première ou deuxième selon les études, avec près de 13 %). J'ai consulté aussi les journaux télévisés des mêmes dates de Russie 1 (*Rossija 1*, autre chaîne d'État), et NTV (première chaîne privée), mais je ne les ai pas détaillés ici par manque de place.

Tous ces programmes informatifs sont passés au format international du journal unique, alors que, récemment, *Pervyj kanal* avait un journal pour les nouvelles « sérieuses », « graves », et un journal appelé « autres nouvelles » consacré aux informations plus légères, présenté par un journaliste rond et bonhomme, décontracté, contrastant avec la rigidité des présentateurs des nouvelles graves, habillés selon un code vestimentaire très strict. La préférence allait pour une séparation des genres (on ne mêle pas le grave et le léger, le tragique et le comique). Aujourd'hui, comme dans les autres pays occidentaux, les deux types d'information sont mêlés et suivent trois hiérarchies possibles : des informations sérieuses aux informations légères, de la plus importante à la moins importante, et parfois aussi de l'international à la scène locale. Ces trois hiérarchies peuvent entrer en conflit : une information légère, par exemple une victoire sportive, peut être plus importante qu'une information plus tragique, notamment si elle est éloignée, et les nouvelles de politique du pays l'emportent souvent sur les nouvelles internationales, sauf si celles-ci sont particulièrement frappantes. On le voit, la question du choix de la hiérarchie des informations va obliger le présentateur à un travail de composition important, puisqu'il doit adapter sa posture (ton, mimique, sourire) au type d'information qu'il est en train de donner. Cette gestion sera légèrement plus simple dans la presse écrite, où l'information est d'emblée classée

---

3. On peut les retrouver sur le site de la chaîne et sur le site [tv-novosti.ru](http://tv-novosti.ru), qui stocke les programmes d'information des trois principales chaînes.

en rubriques, et où il revient au lecteur de naviguer entre les rubriques.

Le présentateur ou la présentatrice est toujours seul sur le plateau. Il n'y a guère d'interview, ni de journalistes ou experts. En quelque sorte, on peut donc dire que le dispositif énonciatif est plus simple que dans un journal télévisé français, qui alterne les interviews plateau, comme les interviews en direct d'une autre région de France ou du monde, voire par téléphone. Cela contribue sans doute à accentuer l'importance du présentateur, détenteur de la réalité et qui, isolé de la réalité qu'il narre, la domine à la fois, alors que les informations françaises ont évolué dans le sens d'un certain rapprochement du présentateur et de son public (il se déplace de plus en plus souvent, se tient debout, est physiquement plus proche de ses invités, face auxquels il est le représentant des questions que se posent les spectateurs). Au contraire, le présentateur du journal russe conserve une position hiératique.

Il faut enfin être conscient aussi du fait qu'un journal télévisé a une certaine identité, et qu'il crée un « contrat de lecture » avec ses spectateurs. Si un journal n'entre pas dans une collection (chaque journal est indépendant des précédents et auto-suffisant), il n'est cependant pas sans lien avec toutes les éditions précédentes, puisque l'un des objectifs est de fidéliser le spectateur. En ce sens, le journal télévisé renvoie tout de même à une série de journaux précédents et celui qui en a déjà suivi un retrouvera une continuité dans la rhétorique, qui fait que l'on n'a plus besoin de tout expliciter, que certaines allusions seront comprises. On a donc une intertextualité latente dans chacun de ces journaux.

### **Les événements relatés et l'empan temporel**

Mon étude portera sur une coupe temporelle très étroite, correspondant aux programmes d'information des 28 au 31 décembre 2016. Ceux-ci sont marqués notamment par deux informations importantes. D'abord, la fin de la bataille d'Alep en Syrie, dans laquelle les Russes se sont fortement engagés auprès de l'armée du président Assad. Ensuite, la décision du président américain sortant, Barack Obama, d'expulser des diplomates russes du territoire américain en représailles de supposées attaques de hackers russes lors des élections américaines qui ont porté Donald Trump à la présidence. Celle-ci est suivie de la riposte du gouvernement russe, avec d'abord une proposition du ministre des Affaires étrangères de répondre par la réciprocité, puis la décision finale de Vladimir Poutine, qui décide de ne pas expulser de diplomates américains et

d'inviter leurs enfants au Kremlin. Mon objectif n'est pas de dire si l'interprétation des journaux russes est vraie ou fausse, puisque je n'ai évidemment aucun moyen de vérifier les différents points de vue. La tâche est plutôt de montrer le travail de construction de l'opinion publique par les journaux télévisés, à travers un traitement de l'information qui mêle souvent les deux genres traditionnels du simple bulletin d'information, relativement neutre et détaché, et de l'éditorial, qui laisse la parole à une personne donnant un point de vue subjectif, voire polémique. Je vais essayer de montrer que ces journaux télévisés russes donnent souvent (régulièrement ?) une vision biaisée de l'information en introduisant partout de la subjectivité, assumée (étude 1) ou plus cachée (étude 2). En fait, il a été montré que tout journal construisait une certaine image de la réalité par le choix des images<sup>4</sup>, les commentaires, voire le ton et les mimiques du présentateur, qui induisent chez le spectateur une certaine émotion, ou une attitude à avoir, et que la neutralité absolue était un mythe. Mais le travail de manipulation semble particulièrement fort dans les journaux russes, comme j'ai pu le constater en suivant l'information à différentes périodes importantes. L'objectif est, la plupart du temps, de montrer l'infailibilité et les succès vertigineux de V. Poutine dans le pays et dans le monde. D'autre part, il s'agit de construire un ennemi, incarné, comme à l'époque soviétique, par les États-Unis et leur président. Il y a un travail constant de mise en contraste des réalisations de la Russie et des échecs des États-Unis (victoire rapide à Alep et action humanitaire, approbation de la population/guerres injustes des armées américaines qui laissent un bourbier dans toutes les régions et font naître de nouvelles menaces, incapacité à gérer les situations, malveillance). Je vais essayer de montrer comment cette problématique est à l'œuvre sur ce petit fragment temporel.

### **L'expulsion de diplomates russes par Barack Obama et la réaction russe**

Le 29 décembre, le journal de 12 heures informe de la décision de Barack Obama. Cette décision constitue le premier titre du journal. La journaliste annonce<sup>5</sup> : « avant que le rideau ne retombe sur sa présidence (*pod zānaves presidentstva*), B. Obama annonce de

---

4. Voir Patrick Charaudeau, *Les médias...*, *op. cit.*

5. Par la suite, nous donnons soit notre traduction, volontairement assez littérale, afin de bien saisir les formulations. Quand c'est nécessaire, nous donnons le passage en russe translittéré, ou juste un fragment.

nouvelles sanctions pour de mythiques cyber-attaques de hackers russes. Dans notre MID (ministère de l'Intérieur), on a répondu : la riposte ne se fera pas attendre (*otvet posledujet*) ». La première partie est prononcée avec un ton marquant une certaine indignation et une forte tension. La voix reprend plus basse à partir de « dans notre MID », où ce changement de ton et l'insertion de « notre » crée un contraste net entre l'agressivité américaine, présentée comme immotivée, et la réaction du MID, mesurée et réfléchie, avec laquelle la journaliste se solidarise (le « notre » n'est pas totalement utile du point de vue référentiel, son insertion est donc là pour renforcer le contraste). Enfin, l'annonce se termine par une phrase au style direct attribué au MID, dont on comprendra plus tard qu'il s'agit d'un résumé des paroles d'une représentante du MID. La journaliste ne se contente pas de relater cette annonce, mais, en la relatant au style direct, elle la régénère, lui redonne son caractère performatif, comme si elle menaçait autant que le MID.

On remarque aussi l'ouverture du titre, qui rappelle de façon imagée, que tout ce que fait B. Obama est une action désespérée de président en fin de mandat. L'image choisie est très forte : lorsque le rideau tombe, il n'y a plus rien à voir, ce qui suit n'a plus d'intérêt. À côté de cela, la réaction du MID russe, pris comme une entité monolithique, puisqu'aucune personne n'est précisée, contraste par le ton énergique : c'est le discours direct qui a été choisi, alors que les paroles de B. Obama sont présentées seulement sous la forme d'un dire commenté, et non d'une citation. Par ailleurs, les propos de B. Obama sont encore amoindris par l'insertion du mot « mythiques ». Celui-ci ne vient évidemment pas de B. Obama lui-même, mais sans doute du MID, avec une prise en charge par la journaliste elle-même. C'est présenté comme une évidence, bien que la journaliste ne soit absolument pas en position de l'avoir vérifié elle-même. Le choix d'une formulation plus neutre (« présumées » : *predpolagaemye*) a été délibérément écarté pour une position proprement subjective.

Le reportage est annoncé par cette phrase : « Une provocation savamment orchestrée, c'est comme cela que notre MID a appelé les accusations [...] » (*srežissirovannoj provokaciej nazvali v našem MID'e obvinenja*). La journaliste choisit de mettre la partie la plus importante de la phrase (le rhème) en tête de phrase, ce que l'on considère comme un ordre marqué, qui donne plus d'emphase au rhème et sert souvent à souligner le caractère subjectif et émotif de la phrase (l'ordre normal est de l'avoir vers la fin de la phrase). Par ailleurs, cette partie rhématique est une citation du MID avec une

formule frappante, « une provocation soigneusement orchestrée », que la journaliste, une fois de plus, redouble et régénère, puisque le caractère marqué de l'ordre des mots indique qu'elle souscrit à cette désignation et qu'elle partage le sentiment d'indignation du MID. Elle raconte ensuite que cela suit de « prétendues [*jakoby*] cyber-attaques ». La particule *jakoby* sert à indiquer que le locuteur ne se contente pas de prendre du recul – ce qui serait marqué par des mots comme *vrode by* (semble-t-il) ou *kažetsja* (*idem*) –, mais qu'il est enclin à réfuter les affirmations rapportées.

Elle lance ensuite un reportage. Suit un commentaire plus détaillé d'un reporter sur place sur fond de Maison Blanche, qui ajoute la menace de possibles représailles supplémentaires laissées secrètes, mais qui pourraient laisser entendre une cyber-attaque sur le réseau russe. La parole passe ensuite à une représentante du MID, qui rappelle, dans une interview assez longue, que le gouvernement de B. Obama essaie de ternir des relations, déjà très mauvaises, juste en fin de mandat (c'est l'élément repris dans les titres). Le commentateur, cette fois en voix off indique que « par ailleurs, à la Maison Blanche on reconnaît que les élections se sont passées de manière honnête, qu'il n'y a pas eu d'interférences, Trump a gagné à la régulière » et il enchaîne « ce qui ne cesse de tourmenter [*ne daët pokoja*] l'administration sortante et les démocrates battus ». Comme souvent dans les reportages, les images en succession de plans très rapides, ne font qu'évoquer plus ou moins ce qui est dit. On voit D. Trump, s'exprimant de façon assez calme, sans que l'on entende ses paroles et, juste après, les propos indignés de John Kerry, dont, au contraire, on entend les paroles sur plus de 30 secondes, ce qui est assez long pour un reportage. Cela ressemble fort à un procédé rhétorique bien connu, celui de la réfutation, qui dans l'argumentation judiciaire consiste à inclure les arguments de l'adversaire pour mieux les pourfendre à la suite. Cette réfutation est déjà en germe dans le choix même de faire précéder l'intervention de J. Kerry du rappel « administration sortante » (c'est donc la réaction de personnes qui n'ont plus rien à perdre ni à espérer, c'est le chant du cygne), et « démocrates battus » (c'est aussi la réaction de personnes vexées, ce qui conduit à les ridiculiser, en rappelant leur faiblesse). Le « *ne daët pokoja* » (littéralement « ne les laisse pas en paix »), ajoute à cet effet. L'expression accentue le ridicule en montrant que la vexation est telle que les Démocrates sont incapables de penser à d'autres problèmes.

La réfutation suppose qu'on démonte les arguments en en apportant de plus forts. À Kerry, qui a dit que les cyber-attaques

russes avaient troublé le processus démocratique américain, on répond : « pour la Maison Blanche, ces “hackers russes” insaisissables et qui ne laissent pas de traces, étaient même une aubaine, cette image de “l’ennemi à nos portes” l’arrangeait bien » (*belomu domu neulovimye i ne ostavljajuščie sledy «russkie xakery» byli daže na ruku, emu byl vygoden obraz «vraga u vorot»*). Les mots « insaisissables et qui ne laissent pas de traces », sont sentis comme ironiques du fait de l’insertion de « les hackers russes » (« *russkie xakery* ») ; les guillemets sont pris de la bande passante qui vient doubler les paroles durant tout le journal, ainsi même la typographie contribue à décrédibiliser les paroles de l’adversaire, là où l’intonation ne peut pas rendre ces nuances suffisamment. Il y a là un jeu de voix. Le terme « hackers russes » est assumé par les Américains, mais pas par le journaliste, tandis que « insaisissables et qui ne laissent pas de traces », renvoient aux témoignages précédents, sur l’impossibilité de trouver des traces et représente une information jugée indéniable. Cela accentue la mauvaise foi de l’adversaire. Dans la conscience du public, cela peut avoir aussi une autre résonance : si jamais c’était vrai, alors cela veut dire que « nos » hackers sont vraiment forts, puisqu’ils sont insaisissables et sont capables d’effacer toute trace. Le « *daže* » (même) de la fin de la phrase marque un retournement dans l’argumentation, non seulement les Américains affirment sans preuve que ce sont des hackers russes, mais ils le font sciemment, car cela les arrange.

Suit un long commentaire sur la question de savoir si c’était vraiment des cyber-attaques russes. Et l’on apporte le témoignage détaillé, interview à l’appui, du secrétaire de l’État de Géorgie, qui indique que les attaques pourraient venir en fait d’un ordinateur du ministère de la Sécurité intérieure des États-Unis. Puis le commentateur annonce que cette information a été démentie par le ministère américain et que « la Presse a continué à faire peur aux Américains avec un instrument aussi utile que “les hackers russes” ». On a ici le point d’orgue de l’argumentation. Non seulement les Russes n’y sont pour rien, mais il est insinué que c’est peut-être une machination des démocrates eux-mêmes, aidés par la presse, pour se créer un ennemi opportun. Encore une fois, une grande partie de l’information passe par des petits mots, presque anodin. « Continue » est un mot présupposant (avant elle faisait déjà peur en diabolisant D. Trump). Quant à « aussi utile », ces paroles pourraient être attribuées à la conscience des journalistes américains eux-mêmes (c’est eux qui considèrent que c’est si utile qu’ils auraient tort de s’en priver).

La dernière partie de l'argumentation consiste à montrer que B. Obama, qui a promis une transition en douceur pour son successeur s'efforce au contraire de « brûler les ponts » derrière lui, et veut lui compliquer la tâche. S'ajoute encore un argument : faire obstacle à la nomination de Rex Tillerson au poste de secrétaire d'État. Le journaliste nous rappelle laconiquement que « comme on le sait, pour sa contribution à l'amélioration des relations russo-américaines il a été décoré de l'ordre de l'Amitié ». Le public ne le sait pas forcément, mais on lui indique que c'est un fait qui doit être connu de tous. Cela oblige à voir ce qui suit comme une cause, et non pas comme une simple information supplémentaire sur Tillerson (« on veut lui mettre des obstacles, parce qu'il œuvre pour la réconciliation avec la Russie »).

Retour sur le plateau. La journaliste enchaîne très rapidement sur un sujet qui semble au départ être la continuité du premier, puisqu'elle nous dit que la nouvelle administration américaine recevra en héritage une tension des relations avec Israël. Et on comprend là que le deuxième sujet est une façon d'appuyer l'argumentation du premier (d'autant plus qu'on ne sait pas très clairement dans le rapport quelle est exactement la position russe sur la question, à savoir celle des territoires occupés). L'important semble être que l'administration Obama n'a laissé que des problèmes et que tous les espoirs vont vers son successeur.

On voit donc une rhétorique complexe avec une construction minutieuse, où les arguments du camp d'en face sont défaits les uns après les autres, en s'appuyant sur de longues citations (pour montrer sa bonne foi, on ne tronque pas les propos), des commentaires de spécialistes russes : une représentante du MID qui intervient deux fois, un spécialiste américain qui décrédibilise la thèse de la cyber-attaque russe, un sénateur américain (si c'est même un Américain qui le dit !). Cet exercice d'analyse des paroles de l'adversaire visant à le décrédibiliser était déjà pratiqué à l'époque soviétique, où il y avait des spécialistes pour relever les erreurs factuelles ou contradictions des médias occidentaux ou des adversaires politiques occidentaux. Il faut rappeler que le terme même de « désinformation » a été inventé par les Soviétiques...

On dépasse assez largement le genre de l'information pure. On se situe plutôt dans le genre judiciaire de la rhétorique classique, avec la plupart de ses éléments. Une construction serrée de l'argumentation, d'abord, avec une introduction percutante au problème (« une provocation savamment orchestrée » qui nous fait rentrer dans le vif du sujet), puis une série d'arguments :

- Les attaques n’ont rien changé au scrutin ;
- L’administration Obama réagit ainsi parce qu’elle est vexée de la défaite de son camp aux élections ;
- Il n’y a aucune preuve que ce soit le fait de hackers russes ;
- C’est un prétexte du camp Obama pour se construire un ennemi « utile » ;
- Il se pourrait même que ce soit un coup monté venu de l’administration Obama elle-même ;
- En tout cas, il s’agit d’une manœuvre pour envenimer la situation avant l’arrivée du successeur et d’une nouvelle provocation à l’égard de la Russie.

Il y a une certaine gradation dans cette argumentation. L’annonce et l’introduction de la journaliste avaient déjà donné des arguments forts, avec un discours visant à ridiculiser l’adversaire, puis le journaliste part de l’argument le plus faible (ça ne change rien) pour aller vers le plus fort (le coup monté). Il y a aussi toute une série d’arguments secondaires qui sont utilisés, notamment le fait que cette provocation arrive en temps de fêtes où en principe on attend plutôt des vœux que des imprécations : la représentante du MID parle du « salut d’Obama » (*privet ot Obamy*). Et on souligne aussi comme argument secondaire que cela ne sert pas à grand-chose puisque Obama est sur le départ.

On remarque aussi un travail sur un des autres aspects de l’argumentation classique, l’ethos, c’est-à-dire, la construction de l’image du locuteur et de son adversaire. Ainsi, les Américains répandent des mythes (les attaques « mythiques »), croient aux chimères (les attaques « insaisissables »), perdent leur calme et donc ne fonctionnent pas rationnellement (la défaite ne « les laisse pas en paix »). De plus, B. Obama « montre une activité particulière en fin de mandat », c’est-à-dire qu’il ne l’a pas fait auparavant, mais il commence à agir quand cela ne sert plus à rien et pour un objectif vain, qui ne résout aucun problème. Au contraire, les Russes analysent tout soigneusement, produisent des preuves, toute une série de discours de différents intervenants, et toutes ces voix semblent construire un seul récit qui s’emboîte parfaitement, comme si chacun jouait un rôle assigné à l’avance. Tous les aspects visés peuvent être compris par le spectateur, et surtout le spectateur assidu, qui a suivi les « épisodes » précédents. Effectivement, cette construction d’une image de l’adversaire (cela même dont les Russes accusent les Américains) dure depuis des années et se sert de chaque prétexte pour accentuer une opposition (la crise d’Ukraine, orchestrée par les Américains, les sanctions pour la Crimée, déni de démocratie

des Américains, l'inefficacité des Américains dans le Moyen-Orient, où ils n'apportent que la désolation et servent leurs intérêts propres, alors que la Russie joue un rôle humanitaire).

Un pendant très fort à cela peut être vu, deux jours plus tard, dans le journal de 18 heures de la même chaîne où l'on annonce la « réponse asymétrique de Moscou à Washington (ton dramatique) au lieu de renvoyer des diplomates américains (on continue sur le même ton quelque peu martial), le président Poutine a invité leurs enfants à l'arbre de Noël au Kremlin (le ton se relâche, fait une légère pause avant le mot « enfants », pour ménager un effet de surprise, et devient presque attendri. On montre des enfants auprès d'un arbre, qui ne sont évidemment pas les enfants de ces diplomates, mais qui permettent de visualiser le message). Que de sous-entendus dans une seule phrase ! Ici, la Russie est présentée comme répondant à la perfidie par la noblesse. D'ailleurs, dans les reportages précédents sur l'expulsion des diplomates russes, les journalistes soulignaient que les Américains n'avaient pas eu d'égard pour les enfants des diplomates.

Nous allons voir un autre exemple où des enfants sont utilisés comme arme rhétorique.

### **Un reportage sur le rôle positif des Russes à Alep**

Autre genre rhétorique, le discours épидictique, qui correspond au discours de l'éloge (parfois du blâme aussi, celui-ci ne peut être lu en creux dans le reportage). Nous sommes le 31 décembre, les titres sont plus festifs et moins graves, puisqu'on prépare le passage à la nouvelle année, et le premier reportage est consacré aux préparatifs du réveillon. Le second est consacré à la Syrie. Alep a été constamment sous les feux des projecteurs durant les mois qui ont précédé, avec une bataille acharnée et des bombardements lourds. En Occident, la Russie a été accusée d'appuyer les bombardements de l'armée syrienne sans égard pour les populations civiles restées bloquées dans la partie tenue par les rebelles. Dans les actualités russes, cela a toujours été, au contraire, présenté comme une action de libération de la population et de lutte contre le djihadisme, en contraste avec les batailles menées par les Occidentaux. Quelques jours après la fin de la bataille d'Alep et à la veille du Nouvel An, la Russie va se donner l'occasion de célébrer sa victoire et faire l'éloge de sa grandeur morale. Le reportage montre des soldats distribuant des cadeaux aux enfants d'une école d'Alep, cadeaux rassemblés auprès d'enfants russes du même âge. Cette fois-ci, l'ethos et le logos sont au second plan, mais l'autre composante rhétorique, le

pathos, travail sur l'émotion, y est développée de façon hyperbolique. L'annonce du sujet en plateau commence par une note grave :

[...] la fête arrive également en Syrie [*i v Siriju*] dans le contexte de l'armistice, entrée en vigueur il y a deux jours. Les troupes gouvernementales et l'opposition armée n'ont plus recours aux armes en conformité avec les accords, qui ont été atteints avec la collaboration active de la Russie [*pri aktivnom sodejstvii Rossii*].

Le rôle de la Russie dans cette victoire a été plusieurs fois souligné dans les journaux précédents et suivants, et on a insisté sur le fait que c'était précisément la Russie qui était l'artisan de cette victoire et que toutes les forces occidentales étaient hors-jeu. Ici la journaliste peut se contenter de le rappeler de façon apparemment accessoire, puisque l'indication est intégrée dans une construction relative appositive, c'est-à-dire une relative qui ne sert pas à l'identification du référent du nom auquel elle se rapporte, mais qui apporte une information supplémentaire, qui a le statut de présupposé. L'information n'est accessoire qu'à première vue, puisque la journaliste en lisant la phrase, détache par un accent d'insistance les mots « *aktivnom sodejstvii Rossii* » (collaboration active de la Russie). En présupposant l'information, on la met au-dessus de toute controverse possible (une espèce de coup de force performatif, qui pousse le destinataire à admettre le contenu de ce qui est dit, puisque c'est présenté comme un acquis), en la soulignant elle nous montre qu'elle est cependant importante et que tout ce que l'on va voir est bien l'œuvre de la Russie. La journaliste continue : « à la veille du Nouvel An, dans une des écoles d'Alep, récemment endommagée par des fusillades, on a apporté des cadeaux de la part des enfants russes ». Changement de ton de la journaliste, qui esquisse un sourire et prend le ton typique des pages légères du journal : l'intervention russe a fait passer Alep de la gravité à la légèreté, et, précisément, à la veille du Nouvel An. Et quoi de mieux pour exprimer cela qu'en montrant la joie des enfants, surtout si cette joie est causée par le don d'enfants russes, ce qui renforce l'idée de fraternité. La même rhétorique avait été utilisée plusieurs fois pendant la guerre entre l'Ukraine et ses territoires séparatistes. De nombreux reportages montraient des enfants blessés, des écoles dévastées, mais aussi des enfants opérés à Moscou et choyés, « réparés » dans la matrice russe. On rappelle dans le reportage que tout cela vient de la Russie. « Les enfants d'Alep ont particulièrement besoin d'un miracle du Nouvel An [*novogodnee čudo*, expression figée en russe], ce miracle leur a été offert par les enfants de [suit

l'énumération des régions d'origine des dons] ». La structure segmentée de la phrase avec reprise du mot miracle vient renforcer le contraste : le besoin des enfants/la Russie qui est capable de l'exaucer. Le reportage présente le contenu des cadeaux : essentiellement des bonbons et sucreries russes typiques. Cette offrande est présentée par la suite comme une vraie communion, puisqu'on nous dit que les enfants « ouvrent tout de suite leurs cadeaux. Car [ved'] il est tellement intéressant d'apprendre [tak interesno uznat'] quel peut bien être [kakoj že] le goût de l'enfance pour des millions d'enfants russes ». Cette dernière phrase fait intervenir un changement de point de vue, c'est celui des enfants eux-mêmes. Cela nous montre bien d'ailleurs le caractère de narration écrite, plutôt que vraiment orale du commentaire, dans la mesure où ces changements de points de vue sont plus difficiles dans l'oral spontané. Ce changement est marqué par *ved'*, qui indique que ce que l'on va dire est une évidence partagée pour le locuteur et son interlocuteur, mais le locuteur n'est pas le journaliste, mais un locuteur encadré et sous-entendu, par ailleurs collectif, à savoir les enfants qui reçoivent les cadeaux. Le *tak interesno* ne peut être attribué qu'à leur point de vue, de même que le *že* de *kakoj že*, que je traduis par « quel peut bien être », et traduit l'interrogation intriguée des enfants. On continue en disant que « les enfants comprennent : ce ne sont pas seulement les officiers du centre de réconciliation, qui sont prêts à les épauler, mais encore des milliers de personnes, dans un pays qui leur est devenu cher et proche », où, une nouvelle fois, le discours direct représente plus leurs pensées que ce qu'ils verbalisent (le journaliste sait ce qu'il y a dans les têtes). Puis le journaliste reprend sur le ton de la gravité, en marquant la coupure par *vsë že* (malgré tout), et continue par « le cadeau le plus important, c'est l'armistice, qui peut leur offrir une enfance heureuse et sans souci [sčastlivoje bezrabotnoje detstvo] ». La phrase se termine par un cliché, qui rappelle fortement le discours de l'ère soviétique (*spasibo tovarišču Stalinu za naše sčastlivoje detstvo* = merci, camarade Staline, pour notre enfance heureuse, slogan populaire datant de 1936). Par ailleurs, cette dernière partie de phrase nous fait revenir au discours sage de l'adulte, qui est capable de dépasser l'émotion naïve des enfants pour se projeter l'avenir. On a ensuite une forme d'hyperbole (plus précisément un adynaton) qui sert à indiquer le niveau indicible de la joie des enfants « des enfants aussi heureux qu'en Syrie, on peut toujours en chercher ». Et le journaliste continue en disant que rien n'altère leur joie et que la seule chose qu'il leur faut c'est qu'on arrête de tuer leurs parents et de tirer sur leurs

écoles. Tout le reportage est mené à un niveau paroxystique d'émotion, avec des paroles très solennelles, alternant avec les témoignages des enfants, destinés à montrer l'innocence. Tout cela est accompagné de cadres très rapides montrant les enfants recevant des cadeaux, les sourires, le travail des soldats, notamment des femmes (les hommes sont venus délivrer le pays, les femmes viennent apporter le réconfort maternel). On voit ensuite le journaliste se faire emporter par une marée d'enfants en liesse, en criant dans le micro des mots presque inaudibles, alors qu'on sait très bien qu'on peut toujours au mixage faire en sorte qu'on n'entende que la voix du journaliste, et sans qu'il ait besoin de crier, mais cela renforce l'effet de vérité, et d'ailleurs la caméra s'écarte de façon à ce qu'il disparaisse à la gauche de l'image emporté par la foule. Cela donne l'impression d'unanimité (on a reproché aux Américains de payer quelques exemplaires pour chanter les louanges des États-Unis). Le reportage se termine en indiquant que les enfants syriens cherchent à savoir d'où viennent leurs bienfaiteurs pour leur répondre : la boucle de la communion est bouclée. Et on peut se demander si, au-delà de la libération, la Russie ne leur apporte pas la civilisation (« le goût de l'enfance russe »). Les dernières images montrent des parents et des enfants dansant au son d'une flûte syrienne, avec des drapeaux déployés au fond de la salle. Le spectateur peut donc partir confiant, on a laissé la fête sur place.

L'ensemble du reportage est ruisselant de bons sentiments et d'images faites pour émouvoir. Il est quasiment impossible de rester insensible à des scènes représentant des enfants. Une nouvelle fois, mon objectif n'est absolument pas de juger ici qui a tort et qui a raison, ou même si tout ce qui est montré est vrai ou si c'est une illusion induite par le choix de cadrage et le commentaire, ou même une préparation préalable des personnes montrées et interviewées pour qu'elles réagissent de façon attendue. Malgré tout, ce reportage ressemble énormément à un message à la gloire de la Russie. Cela vise à justifier l'action de la Russie sur le théâtre syrien, que la population pourrait ne pas comprendre.

### **Conclusion**

Nous avons vu, dans ces trois reportages analysés comment le journal télévisé russe use de toute une rhétorique concrète, appuyée par l'image, pour construire la représentation d'un ennemi à haïr, et au contraire, une image profondément positive du pays. Cette rhétorique englobe tous les médias, mais elle est particulièrement forte à la télévision du fait qu'une image bien choisie, et montrée sur un

rythme très rapide, peut démultiplier les effets du mot, en stimulant l'imagination (on nous parle des enfants de diplomates et on nous montre des enfants, pour que nous ayons l'occasion de les voir). Par ailleurs, la force du journal télévisé est de faire vivre ce qu'il choisit de mettre en lumière et de nous faire comprendre que c'est ce qui mérite vraiment d'être montré ce jour-là. C'est ce que l'on a appelé la « force performative » de l'information. Cette machine puissante, matraquée à longueur de journée (l'annonce des titres vient interrompre plusieurs fois les autres émissions dans la journée, pratique réservée autrefois aux flashes spéciaux, ce qui fait penser à une tension constante, et sert quasiment de « teaser », comme une publicité de film). Bien entendu, la télévision russe n'a inventé aucun de ces procédés. Mais leur usage sert à construire une vision pratiquement tendancieuse de l'information. Cette construction de l'information est d'ailleurs soutenue par des programmes de décryptages de l'information (qui sont censés ressembler un peu aux reportages de fond des journaux), qui, en fait, sont des machines très violentes d'invectives à l'égard de tous les adversaires, avec un simulacre d'échange d'opinion, dans lequel toute expression d'une quelconque parole d'opposition (un Ukrainien ou un Américain invité) est immédiatement écrasée par les cris de tous les autres invités et pourfendue par le présentateur, pourtant censé être un modérateur. Le journal télévisé n'est donc qu'une pièce dans une immense machine de construction de l'opinion correcte.